

Sommaire

Ouverture <i>par Françoise Gorog</i>	7
--	---

BUDAPEST DE FERENCZI À LACAN

1. ...et les langues ? <i>Barbara Cassin</i>	11
2. Budapest années 1900. Rencontre de la psychanalyse et de la littérature. <i>Michelle Moreau-Ricaud</i>	23
3. Lacan en Hongrie. <i>Ferenc Erös</i>	33
4. La mystique ferenczienne. <i>Catherine Millot</i>	39
5. Ce qui ne nous revient pas de droit revient en <i>trouvailles à foison</i> . <i>Jean-Jacques Moscovitz</i>	45

L'ENFANT

6. Ferenczi, l'enfant terrible et l'enfant victime. <i>Bernard Nominé</i>	55
7. « Les mauvais garçons » : l'adolescent et le trauma. <i>Michèle Benhaïm</i>	61
8. Un enfant entre Freud et Ferenczi. <i>Claude Boukobza</i>	69
9. Tous ferencziens ? <i>Marc Strauss</i>	81

LE DIALOGUE FREUD - FERENCZI

10. Freud, Ferenczi, Archimède et le papyrus. <i>Michel Bousseyroux</i>	89
11. L'impasse de Ferenczi. <i>Françoise Samson</i>	95
12. Le professeur et le nourrisson savant. <i>Jacques Sédat</i>	103
13. Ferenczi et la confusion des langues. <i>Max Kohn</i>	123
14. La réinvention de la rhétorique psychanalytique. <i>Joël Birman</i> ..	133

LA DIRECTION DE LA CURE
OU FERENCZI APRÈS LACAN

15. La conception de la cure analytique selon Ferenczi :
un exemple controversé, l'analyse mutuelle. *Jean-Jacques Gorog*...147
16. Lacan utilisait-il la technique active de Ferenczi ?
Jean-Richard Freymann159
17. Freud, Ferenczi, Lacan : le débat
autour de l'effet thérapeutique en psychanalyse. *Radu Turcanu* ...167
18. La direction de la cure chez Ferenczi
et la question de la jouissance. *Roland Chemama*175
19. Sandor Ferenczi dans la prison du signe. *Frédéric Pellion*.....183

LA FORMATION DES PSYCHANALYSTES
OU LACAN AVEC FERENCZI

20. Le problème de la fin de l'analyse chez S. Ferenczi.
Christian Hoffmann193
21. La psychanalyse didactique : Lacan lecteur de Ferenczi.
Luis Izcovich197
22. « Le temps de Ferenczi doit encore venir » (Lou Andreas-Salomé) :
La question de la formation. *Annie Tardits*.....205
23. Ferenczi, le témoin. *Colette Soler*.....217
- Conclusion *par Alain Vanier*223

Ouverture

C'est avec une grande joie que j'ouvre ce recueil des Journées qui ont eu lieu à Budapest en 2006¹ pour associer en ce lieu, Ferenczi, que nous avons lu ou relu, après l'enseignement que la plupart d'entre nous ont suivi de Lacan. Le retour à Ferenczi que nous avons accompli à cette occasion nous a permis de suivre le parcours d'un des élèves de Freud qui fut le plus proche de lui, sans lequel la psychanalyse ne serait pas ce qu'elle est, voire ne serait pas tout court, étant donné le rôle crucial qu'il a joué dans l'histoire du mouvement analytique. Et si l'on suit Lacan, quant à l'importance toute spéciale dans notre champ du moment de la découverte – il ne cesse de revenir sur les modalités de la découverte freudienne comme conditionnant jusqu'à aujourd'hui notre pratique – on ne s'étonnera pas des effets que de telles journées auront eu sur chacun de nous.

Les textes de Ferenczi présentent de nombreuses facettes. Il y a ceux que Lacan a commentés, avec toujours cette dimension d'homme qui ne va pas sans le contrepoint de la critique, jusqu'à ceux – inédits, correspondance – dont Lacan n'avait sans doute pas eu connaissance et qui modifient ou précisent les contours d'une œuvre et d'une vie.

Rappelons seulement les points qui me paraissent essentiels et dont les textes ici réunis offrent un témoignage, d'autant plus varié qu'il suit le rythme des participants, issus de groupes ou d'écoles de psychanalyse représentant une large communauté, allant au-delà de ce qu'on peut aujourd'hui qualifier de « lacanien » :

1) L'idée centrale selon laquelle l'analyse du futur analyste est indispensable au point qu'elle figure comme seconde règle fondamentale après celle de l'association libre. Faut-il voir en lui le premier analysant, si Freud est le premier analyste ? Bien sûr, on a pu en faire la caricature sous la forme de l'éternel analysant, mais outre le

1. Journées de Budapest, Mai 2006, à l'Institut français de Budapest.

fait qu'on n'oserait pas se gausser de ceux qui à notre époque l'ont été bien plus longtemps que lui, ce serait oublier ce qu'il en déduit : que l'analyse du futur analyste ne se distingue en rien de celle du patient ordinaire sauf en ceci, qu'elle devrait être plus exigeante. Et qu'on devrait pouvoir construire une fin de cure.

2) L'idée d'une action à soutenir de la part de l'analyste et l'on ne manquera pas de souligner la visée de sa technique active ou de sa technique de relaxation : faciliter, permettre la parole et non faire disparaître le symptôme. Qu'elles échouent montre seulement qu'il peut y renoncer quand son innovation s'avère non pertinente.

3) Quels que soient les excès de ses recherches d'innovation, ceci accentue une conception du transfert bien loin de la neutralité exigée par une doxa qui se figera progressivement et que Lacan combattrait.

4) Son exigence éthique met en place un analyste qui conduit la cure et qui situe sa responsabilité à l'endroit de la cure comme de ses élèves. Bien des conséquences en découlent, depuis la mise en place de l'analyse de contrôle (Vilma Kovács) jusqu'à la pratique avec les enfants à laquelle il encourage Mélanie Klein.

5) L'analyste de Budapest ne recule pas non plus devant la psychose, pour reprendre l'expression lacanienne, dans sa pratique, même s'il n'y gagne pas les conséquences qu'en tirera Lacan.

6) Certes la création de l'Internationale, de son fait, a eu des effets discutables, que Lacan ne s'est pas privé de critiquer, mais il faut ajouter que c'est la détermination de Freud qui a été décisive et pas seulement dans ses aspects favorables.

Beaucoup d'autres points méritaient une révision à commencer par le portrait que Jones avait fait du « paladin » qui avait été plus ou moins admis dans la communauté analytique. La publication de la correspondance avec Freud, notons le d'abord en français, a permis de rectifier bien des éléments. C'est ainsi qu'on peut y lire à quel point le combat pour l'analyse dite « laïque » avait peu de soutiens hors de Freud et Ferenczi, qui le considéraient comme un enjeu essentiel, et ce, à une date où l'éloignement de Freud était, prétendait-on, avéré. On peut d'ailleurs vérifier l'actualité de ce combat au moment de celui qui touche aujourd'hui, par exemple, le débat sur la psychothérapie ou la spécificité de la formation des psychanalystes.

Françoise Gorog

BUDAPEST DE FERENCZI
À LACAN

1. ...et les langues ?

« La psychanalyse et les langues ». Notre session, qui s'intitule ainsi, croise Ferenczi en un point explicite représenté par son article de septembre 1932 : « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. Le langage de la tendresse et de la passion ». Il l'exposa au XII^e Congrès international de psychanalyse à Wiesbaden, ce qui provoqua alors une « réprobation généralisée ». Or, l'idée de langue et de confusion de langue n'entre pour rien dans cette réprobation, et pour cause : il n'est presque pas question de langue dans « la confusion de langue ». C'est donc là *a priori* une très mauvaise entrée dans la question « la psychanalyse et les langues ». Pourtant, à y réfléchir encore un peu, le fait qu'il ne s'agisse pas de langues, dans un article qui s'intitule « confusion de langue » est un indice très précieux, une quasi-réponse, au moins pour un colloque « Ferenczi après Lacan ».

Voici la thèse, très grossière, à laquelle je suis arrivée : la psychanalyse lacanienne ne s'occupe pas des langues (d'abord, cela ne l'intéresse pas vraiment). Ce qui l'intéresse, c'est « le langage », d'une part, ce « comme quoi » l'inconscient est structuré, et qui n'existe d'ailleurs pas ; c'est « la langue », d'autre part, liée à la question du signifiant, ce « de quoi » l'inconscient est fait, la langue dite maternelle, et dite ainsi non sans raison – mais les langues, même maternelles, ne sont pas pour autant les langues. Il est bien possible après tout que les langues ne soient pas, en tant que telles, une question intéressante pour la psychanalyse – le langage et les langues, oui, mais pas les langues.

Je vais pourtant tenter d'instruire quelque peu le rapport psychanalyse-langues en me noyant dans « la confusion » de Ferenczi et en survolant une bribe de Lacan, via cette sorte de congruence par omission.

Quelques remarques d'abord sur le titre de la conférence de Ferenczi.

Le titre français comporte le mot « langue » au singulier, relayé par « langage » – « le langage de la tendresse et de la passion ». Soit dans l'original allemand : *Sprachverwirrung zwischen der Erwachsenen und dem Kind. Die Sprache der Zärtlichkeit und der Leidenschaft*, et, dans la traduction anglaise : *Confusion of tongues between adults and the child (the language of tenderness and of passion)*. En français en tout cas, il est clair qu'il ne s'agit pas « des langues », telles qu'on les entend d'habitude avec le pluriel, précisément comme dans le titre « La psychanalyse et les langues », à savoir le français, l'allemand, l'anglais ou le hongrois, la diversité des langues que parlent les hommes dans le monde.

Suivant *le Robert historique*, « langue » a d'emblée la double acception d'« organe de la phonation » et de « système d'expression commun à un groupe » (cf. gr. *glōssa*, lat. *lingua*), d'où le pluriel qui renvoie à la manière de s'exprimer propre à un peuple ou à un pays. « Langage », de son côté, est défini linguistiquement au XVII^e siècle comme « un système de signes plus ou moins complexe servant à l'expression et à la communication », et son sens varie entre celui de *logos*, « faculté propre à l'homme » (rendu en latin par le jeu de mots *ratio et oratio*), et quelque chose comme ensemble de langues, sur le modèle de « branchage » ou « feuillage ». Avec la différence des titres en langues, nous pouvons déjà mesurer la différence des langues. La confusion de langue, au singulier, avec sa reprise en terme de langage, suggère pour « langue » un sens vague, métaphorique, extensif. L'allemand ne comporte qu'un seul terme, *Sprache*, indifféremment « langue » et « langage ». L'anglais est le seul à proposer un pluriel : *tongues*, « langues » donc, face à *language*. Si bien que, entre les langues de « la psychanalyse et les langues », et langue de « confusion de langue », on est d'emblée en pleine confusion, *Verwirrung*, « un fil embrouillé, un liquide mélangé » – *bilbel*, confusion babélique, « embabelons leurs langues » comme traduit Chouraqui. Et cette confusion renvoie à la manière dont chaque langue exprime, ou non, la différence entre « langue » et « langage », et même la différence « langue », « langage », « parole », sensible dès qu'on tente de traduire le ternaire saussurien. Confusion des langues, cette fois au sens propre, qui constitue leur ressource même.

Mais, si je comprends bien la note 1 de l'édition considérée, le titre original d'origine, si j'ose dire, le degré zéro du titre de la communication de Ferenczi, ne comporte même pas le mot « *Sprache* », « langue » : *Die Leidenschaft der Erwachsenen und der Einfluss auf Charakter –und Sexualentwicklung der Kinder*, (« Les passions des adultes et leur influence sur le caractère et le développement de la

sexualité de l'enfant »). Le véritable thème de sa communication, « trop vaste », est celui de « l'origine extérieure du caractère et de la névrose » : il s'agit de revenir à l'importance du facteur traumatique, trauma et réalité du trauma, qu'on peut exprimer en termes de genres d'amour : l'enfant se voit imposer une autre sorte d'amour, la passion au lieu de la tendresse.

Et mis à part le titre (dont, encore une fois, seule la seconde version comporte le mot « langue », et au singulier), on ne trouvera qu'une seule occurrence du mot « langues », cette fois au pluriel, dans le corps de l'article, qui d'ailleurs renvoie au titre : « La conséquence ne peut être que cette confusion de langues à laquelle je faisais allusion dans le titre de cette conférence » (p. 47 *sq.*).

De quoi donc cette confusion de langues est-elle exactement la conséquence ? Du traumatisme d'origine extérieure, exprimé dans le titre original-originel : « Les passions des adultes ». Or, ce traumatisme, il faut éviter de le reproduire dans l'analyse ou, en tout cas, de le reproduire à l'identique, ce qui le conforterait au lieu de le dénouer. Ce traumatisme est un traumatisme sexuel réel de l'ordre de la séduction incestueuse, lié à la confusion des genres d'amour : alors que « l'enfant est au stade de la tendresse », « on lui impose plus d'amour ou un amour différent », à savoir « un amour passionnel », opérant ainsi une « greffe d'amour ». Or, « plus d'amour ou un amour différent est aussi pathogène que la privation d'amour ».

Si le terme de « langues » est peu présent, en revanche celui de « confusion » est bien là, triplement appareillé. Il s'agit d'abord de la confusion de l'adulte : « Ils confondent les jeux des enfants avec les désirs d'une personne ayant atteint la maturité sexuelle et se laissent entraîner à des actes sexuels... » (p. 43), donc, de fait, à des voies réelles. Il s'agit ensuite de la confusion de l'enfant, qui s'identifie à l'agresseur par introjection : « Si l'enfant se remet d'une telle agression, il en ressent une énorme confusion : à vrai dire, il est déjà clivé, innocent et coupable, et sa confiance dans le témoignage de ses propres sens en est brisé » (p. 44) ; cette confusion est fixée par le comportement de l'adulte après le traumatisme : l'agresseur (le père) pense qu'il oubliera tout cela – ce n'est qu'un enfant – et devient de son côté encore plus rigide, tandis que l'autre (la mère) ne le croit pas. La conséquence de cette double confusion « ne peut être que cette confusion de langues », si bien que le comportement de l'enfant traumatisé varie entre « dépression et régression vers une béatitude post-traumatique », et « progression traumatique » avec « émotions d'un adulte arrivé à maturité » et « éclosion secondaire de facultés nouvelles », type *wise baby* (p. 49).

Dès lors, qu'est-ce exactement que cette « confusion des langues » ? Si c'est une cause, on dira que l'enfant parle tendresse et que le père/ la mère répond passion – la mère en tout cas manque à répondre tendresse. Plutôt que de « confusion », ne faudrait-il pas alors, en bonne logique, parler de scission des langues ?

Mais si c'est une conséquence, on soutiendra en effet que le *wise baby* parle alors à la fois tendresse et passion, qu'il est bilingue. C'est cette hypothèse qu'il faut privilégier. On sait que « l'idée du *wise baby* n'a pu être trouvée que par un *wise baby* ». Ferenczi *wise baby* ? C'est de lui qu'il est question tout au long de cette confusion, même si, et cela va contre la réalité mais non contre l'externalité du trauma, il ne lui est rien arrivé de plus – dit-on – que, comme tout le monde, d'avoir un jour la tête fourrée entre les jambes de sa nourrice, peut-être...

Le nœud est là : *wise baby* – « nos enfants savants, les névrosés », dit-il dans son Journal. Avant de déployer l'analogie qui commence à prendre forme, je voudrais examiner les deux autres occurrences du mot « langue » dans « La confusion des langues », qu'on pourrait négliger comme métaphoriques, mais qu'il faut plutôt considérer à ce très juste titre : il s'agit par deux fois de « délier la langue ». Le syntagme intervient quand le psychanalyste sort de son « hypocrisie professionnelle », qui lui fait par exemple « accueillir poliment le patient » : « Dans la relation entre le médecin et le patient, il existait un manque de sincérité, quelque chose qui n'avait pas été formulé, et le fait de s'en expliquer, en quelque sorte, déliait la langue du patient » (p. 37) ; en sortant de l'hypocrisie, le médecin-père permet d'éviter l'inscription du trauma qu'induit la répétition des affects. Le syntagme intervient enfin dans la conclusion : « Je serais heureux [...] si vous suiviez mon conseil d'attacher, dorénavant, plus d'importance à la manière de penser et de parler de vos enfants, de vos patients et de vos élèves, derrière laquelle se cachent des critiques, et ainsi leur délier la langue, et avoir l'occasion d'apprendre pas mal de choses » (p. 52 sq.). Cette métaphore, délier la langue, la langue qu'on a dans la bouche, nous écarte encore des langues de la linguistique ou de la « linguisterie ».

La « confusion de langue » s'éclaire par une mise en analogie générale, que je propose d'écrire :

Parents = analystes = professeurs = Freud

 enfants = patients = élèves = Ferenczi

Nos enfants savants – les névrosés – sont bilingues et, en cela même, clivés. Nos parents – les analystes –, menteurs, hypocrites, nous parlent une langue étrangère sous couvert de langue maternelle. Défaire la confusion, ne serait-ce pas répondre en mère tendre, parler comme lui tendresse à l'analysant-enfant, rétablir ainsi le monolinquisme ?

« On peut à juste titre affirmer que la méthode que j'emploie avec mes analysants consiste à les "gâter" ». Face à quoi, Freud représente la « fermeté de l'éducation ». Le but est clair : « Comme parents et enfants, il faut que médecin et patient deviennent finalement indépendants l'un de l'autre », mais comment fait-on ? Ou bien l'analyste est tendre, une bonne mère comme Ferenczi, ou bien il y a répétition du trauma – Freud n'est-il pas celui qui « flotte comme un divinité au-dessus du pauvre patient ravalé au rang d'enfant », médecin Dieu le Père ? Comme si, il faut bien le dire, il n'y avait pas d'autre position possible que celle de la mère, du père et de l'enfant : pas de position d'analyste. Et comme si seule la folie, névrose ou psychose, était bi- ou pluri-lingue, jamais la norme.

Le fait que cette analogie dépende du rapport parents/enfants « essentialise » la différence, la réalise. En témoigne clairement le texte sur « L'adaptation de la famille à l'enfant », qui décrit la confusion comme telle : « Curieusement, ce qui échappe aux parents, c'est précisément ce qui va de soi pour les enfants ; et ce que les enfants ne saisissent pas, c'est clair comme le jour pour les parents. Je remets à plus tard le secret de cette énigme ; elle contient la confusion qui règne dans les rapports entre les parents et l'enfant ». J'entends là comme en écho le texte de Bergson qui essentialise la différence entre instinct et intelligence, animal et homme : « Il y a des choses que l'intelligence seule est capable de chercher, mais que par elle-même elle ne trouvera jamais.

Ces choses, l'instinct seul les trouverait, mais il ne le cherchera jamais ». Désespérante « incompréhension mutuelle » !...

Nous pouvons, munis de l'analogie, comprendre la « réprobation généralisée » et revenir à la séquence historique que la correspondance avec Freud permet de reconstituer, pour prendre la mesure de la brutalité du rejet dont Ferenczi et sa communication ont fait l'objet.

Rappelons que Ferenczi meurt en 1933 d'une anémie pernicieuse, et que les années *premortem* marquent le point culminant de sa mésentente avec Freud. En témoignent autant la correspondance (3^e tome, 1920-1933 : « Les années douloureuses », Calmann Levy) que le *Journal clinique* de 1932. On connaît « l'épisode du baiser » : Clara

Thomson, « une dame qui “obéissant” à ma passivité se permettait de plus en plus de libertés et m’embrassait même à l’occasion ». Elle dit à d’autres patients : « Moi, je peux embrasser papa Ferenczi aussi souvent que je veux ». Freud fait irruption par la lettre du 13 décembre 1931, à propos d’un « détail de la technique » : « Le *Godfather* Ferenczi se dira peut-être, en contemplant la scène animée qu’il a créée : « j’aurais peut-être dû arrêter ma technique de tendresse maternelle avant le baiser [...] mais comme vous jouez volontiers le rôle de la mère tendre envers d’autres, alors peut-être aussi envers vous-même. Il faut donc que vous entendiez, par la voix brutale du père, le rappel que [...]. C’est pour cela que, dans une lettre précédente, j’ai parlé d’une nouvelle puberté, d’un démon de midi chez vous, et maintenant vous m’avez obligé à être clair, sans détour. [...] J’ai fait mon possible pour tenir fidèlement mon rôle de père. » La réponse de Ferenczi (« après avoir surmonté la douleur relative au ton de notre correspondance ») se situe sur le plan de la technique : si Clara Thomson ‘obéissait’ à sa passivité, c’est qu’il avait choisi de « relâcher sa très ascétique “thérapie active” » qui était une mesure de protection, et de « relâcher la rigidité des interdits et des frustrations » auxquels il s’était condamné (lui et d’autres – ajoute-t-il) : il avait choisi les essais et les inventions, bref, une « couche productive ».

Le noyau dur est ainsi constitué par une remise en question des principes de la technique analytique. En mai 1932, le *Journal clinique* décrit la séquence de ses tentatives pour lutter contre « l’ordre freudien », et c’est d’une violence extrême. Le grand reproche fait à Freud est qu’il n’a aucun souci thérapeutique. Il l’a dit : « Les patients, c’est de la racaille », *ein Gesindel*, « les patients ne sont bons qu’à nous faire vivre, et ils sont du matériel pour apprendre ». Cette position de Freud, Ferenczi la diagnostique comme liée « au problème du contre-transfert s’ouvrant devant lui comme un gouffre », et à « la découverte que les hystériques mentent » : « Depuis cette découverte, Freud n’aime plus les malades. Il est retourné à l’amour de son Surmoi ordonné, cultivé ». Et, un peu plus loin : « Sa méthode thérapeutique et sa théorie sont imprégnées de plus en plus par l’intérêt pour l’ordre, le caractère, le remplacement d’un mauvais Surmoi par un meilleur ; il devient pédagogique ». Ferenczi décrit l’historique et la séquence de ses tentatives pour sortir de l’ordre freudien : depuis la « thérapie active », la « théorie de la relaxation, le laisser-faire complet à l’égard du patient », « abandonner toute technique et se montrer sans fard tout comme on le demande au patient », jusqu’à l’« analyse mutuelle ». « Si l’on a une certaine confiance en sa propre capacité de n’être en fin de compte impressionné que par la vérité, on peut

se livrer au sacrifice, paraissant effrayant, de se livrer soi-même au pouvoir d'un fou ». Tout cet épisode du *Journal clinique* est placé sous l'exergue, en italique, d'un vibrant « Qui est fou, nous ou les patients ? (les enfants ou les adultes ?) ». En somme, si l'analyse mutuelle est un symptôme de Ferenczi, c'est que la technique analytique est un symptôme de Freud, « contraint à une crispation théorique exagérée, pour se protéger contre son auto-analyse, c'est-à-dire contre ses propres doutes ? Ne pas oublier que Freud n'est pas celui qui a découvert l'analyse, mais qu'il a repris à Breuer quelque chose de tout prêt » – d'autant plus père qu'il n'est pas géniteur...

On tient le noyau dur de ce noyau dur : qui est fou, les enfants / les patients, ou bien les adultes / les psychanalystes, Freud et moi ? À moins que la question ne soit : qui est fou, du père ou de la mère, de Freud ou de moi ? Via la confusion des langues, on répondrait : plutôt, ou d'abord, le père, « la voix brutale du père ». Plutôt Freud que Ferenczi, avec sa « technique de tendresse maternelle », la mère de ses patients, et sa propre mère d'ailleurs. Dans cette confusion des rôles à tous niveaux, émerge Ferenczi en mère de ses patients et enfant de Freud – « Cher Fils ...».

La seule répartition sûre est que, parmi les adultes, Ferenczi est la mère et Freud le père. On connaît la phrase de Freud à Helda Doolittle souvent citée, deux mois avant la mort de Ferenczi : « Je n'aime pas être la mère dans un transfert . Cela me surprend et me choque toujours un peu, je me sens tellement masculin ». Lacan dit de Ferenczi (leçon XII, du 29 avril 1964) : « Abraham voulait être une mère complète. Et puis je pourrais aussi m'amuser à ponctuer les marges de la théorie de Ferenczi d'une chanson célèbre de Georgius : Je suis fils-père ».

Et si c'était « fils-mère » ?

Bien plus étrange encore, bien autrement fou : Ferenczi, le fils-mère.

Fils-mère, voilà qui ne passe pas. Quand on en vient au contexte immédiat de la communication, ce n'est pas seulement dur ou violent, c'est (voilà du moins le mot qui m'est venu) minable.

Quelques rappels. Juste avant la conférence, Ferenczi renonce à la candidature à la présidence de l'Association, pour laquelle Freud le sollicite, le 31 août 1932. Qu'on le croie ou non, il est malade, et va « de lit en lit ». Mais aussi il traverse « une passe résolument critique et auto-critique, qui semble imposer à certains égards non seulement des compléments, mais aussi des corrections de nos points de vue pratiques, et par endroits aussi théoriques ». À quoi Freud répond

quelque chose comme : vous voulez donc fonder une autre école ? Mais Ferenczi : « J'ai seulement pensé que le degré même d'esprit critique auquel je fais allusion convient mieux à un membre ordinaire qu'à un président – et, en particulier, j'ai pensé que vous, justement, ne voudriez pas d'un tel président ». Le minable à présent : Freud rend visite à Ferenczi avant le Congrès, et il télégraphie à Eitington : « Lu conférence Ferenczi inoffensif bête sinon inabordable impression désagréable ». Et Ferenczi décrira ainsi la rencontre : « J'ai tendu la main pour un cordial adieu. Le Professeur m'a tourné le dos et il est sorti de la pièce. » Freud « déconseille » de donner la conférence. Brill, Eitington et van Ophuijsen la trouvent « scandaleuse » mais, pour finir, Eitington écrit à Freud le 4 septembre 1932 que la conférence, qui ouvrait la partie scientifique, « n'a pas fait une impression particulière ». Toute la cruauté d'une école, donc, avec ses gonflettes et « dé-gonflettes », sur fonds d'anathème.

Juste après la conférence, une lettre de Ferenczi à Freud, en date du 27 septembre 1932, nous apprend sa « mauvaise surprise » : « Votre demande de m'abstenir de toute publication ». À quoi Freud répond, le 2 octobre (je cite des bribes) : « vous ne m'attribuez pas plus de compréhension qu'à un petit garçonnet [...] je vous relève naturellement de votre promesse et je renonce, contraint et forcé, à toute influence qu'assurément je n'ai pas. Je ne crois plus que vous vous corrigerez comme je me suis corrigé il y a quelques lustres [...] hostilité personnelle [...] je suis convaincu que vous êtes inaccessible à la réflexion ».

Ce n'est pas que Freud ait tort : dans la « confusion de langue » du fils-mère, il y a une hétérodoxie qui met à mal la psychanalyse, notamment freudienne. La question est celle de la réalité du trauma. Il y a effectivement avec ce Ferenczi-là un retour à la réalité de la scène de séduction, théorie élaborée par Freud en 1895 et abandonnée en 1897 – « Je ne crois plus à ma "neurotica" », écrivait-il à Fliess le 21 septembre 1897. Gisèle Harrus-Révidi a raison de dire, renvoyant à Laplanche, que « la psychanalyse s'est faite sur ce retournement de la séduction réelle en séduction originaire ». Relisons « Confusion de langue » :

« J'ai pu, tout d'abord, confirmer l'hypothèse déjà énoncée qu'on ne pourra jamais insister assez sur l'importance du traumatisme et en particulier du traumatisme sexuel comme facteur pathogène. Même des enfants appartenant à des familles honorables et de tradition puritaine sont, plus souvent qu'on n'osait le penser, les victimes de violence et de viols. [...] L'objection, à savoir qu'il s'agissait des fantasmes de l'enfant lui-même, c'est-à-dire de mensonges hystériques,

perd malheureusement de sa force, par suite du nombre considérable de patients, en analyse, qui avouent eux-mêmes des voies de fait sur des enfants. Je n'ai donc pas été surpris lorsque, dernièrement, un pédagogue à l'esprit philanthropique vint me trouver, au plus profond du désespoir, et me fit part de sa découverte – maintenant pour la cinquième fois – d'une famille de la meilleure société où la gouvernante entretenait avec des garçons de neuf à onze ans une véritable vie conjugale ».

Les pieds dans tous les plats. Ce texte est terrifiant, non par ce qu'il dénonce, mais par ce qu'il implique quant à l'absence d'analyse : c'est là, par excellence, une confusion de langue.

Quant aux langues proprement dites, et à la différence des langues, circulez, il n'y a rien à voir chez Ferenczi qu'une pratique heureuse, aisée, liée à une époque et à une culture d'Europe centrale, pratique à laquelle il n'attache lui-même pas l'importance qui impliquerait thématization. On dit ce qu'on a à dire avec les mots qui viennent dans la langue qui vient, appropriée, on l'entend de même, avec les meilleurs moyens du bord, et voilà tout. La fin du *Journal clinique* est magnifique à cet égard. Je reproduis la dernière page, datée du 2 octobre 1932 :

« Progression »

Sudden motherhood
Éclaire intellectuelle
État vermoulu
Racial progression
Omniscience
Mediumnité
Healer
Génie et démence
Fejere essett
Insanity of body only (R.S.)
Obésité cyclique, etc.

Anglais, français (fautive), allemand (ici en traduction française), anglais, allemand (traduit), anglais, allemand (traduit), hongrois maternel, puis anglais, etc.

Suivi d'un mot d'esprit en allemand-métalangue : « Indignation de la Faculté lorsque j'ai dit : »les collègues doivent commettre

des erreurs" (mot d'esprit) » – *Kollegen müssen Irrtümer "begehen"* (commettre), au lieu de "*estehen*" (reconnaître).

Partout, la même aisance à jouer du signifiant dans la langue de l'analysant et d'une langue à l'autre, comme avec ce patient épileptique qui voulait le faire devenir « César », à prononcer en anglais [seize her], saisissez-la, être saisi par la crise. « Je répliquai à juste titre, un peu agacé : ou bien je suis Jules César, ou bien je ne le suis pas ». Nous sommes le 29 mars 1932, en pleine analyse mutuelle : « je dus me réduire au grade d'enfant (*degradieren zum Kinde*) et reconnaître l'analysé comme une autorité veillant sur moi », avec le signifiant anglais de l'analysé-analyste, de l'analysant donc, qui saisit l'allemand et féminise le fils-mère.

« Ferenczi, qu'est ce qui en a été fait et qu'en faire ? Est-il vraiment possible d'y répondre autrement que dans un soupir ? À cette question, Lacan qui nous poussa, qui me poussa à faire la connaissance de ce pionnier, donna un jour cette réponse cruelle et méprisante : "Faire un ksi ou n'en rien faire" ».

Ksi. La lettre introuvable quand on cherche dans le dictionnaire grec. L'alphabet grec et l'alphabet latin sont *grosso modo* en correspondance, sauf pour zêta, qu'on se souvient de placer entre les deux e, epsilon et éta thêta, et pour la fin, les bizarreries phi khi psi ômega en queue d'alphabet, mais ksi est la lettre du milieu, celle qu'on ne sait jamais où chercher entre upsilon et omicron. Très peu de mots commencent d'ailleurs par ksi – le jaune (*xanthos*), l'étranger (*xenos*), le sec (*xeros*), le poignard (*xiphos*), le bois mort (*xulon*), le rasoir (*xuron*), des mots qui en attique commencent ou devraient commencer par sigma, comme *xunon*, « commun », sur le *sun* qui signifie « avec ». On peut dire ksi-ksi entre ses dents, pousse au menton, défi et bisque-bisque-rage d'enfant, on peut dire tsi-tsi en haussant les épaules avec un mépris tout parental – Ferenczi se prononce [tsi] en hongrois, m'a-t-on dit. On peut faire de Ferenczi un défi ksi-ksi d'enfant, ou bien vous n'en faites rien, tsi-tsi de parent. Confusion de langue à partir du choix de la langue maternelle et du signifiant qu'elle propose, via l'enfant du ksi-ksi, Ferenczi provo et sale gosse génial auquel tiendra Guattari, ou le parent du tsi-tsi, Ferenczi à la folie négligeable dans l'histoire sérieuse réécrite par Jones.

Mais j'aimerais proposer une autre conclusion, en forme « d'élan-gation », pour ouvrir sur ce qui m'intéresse plus directement dans le « et les langues ».

Ce « et les langues », dont je sais gré aux organisateurs, renvoie en effet pour moi à la différence des langues, qui a fourni la matière du « *Dictionnaire des intraduisibles* ». Un « intraduisible » n'est pas ce qu'on ne traduit pas, mais plutôt ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire, un symptôme, sémantique ou syntaxique et grammatical, de la différence des langues. Nous avons, à cent cinquante et pendant une dizaine d'années, travaillé les philosophies comme elles se disent dans les langues d'Europe, après Babel avec bonheur.

La condition de possibilité d'un tel ouvrage s'exprime en quelques phrases, où la psychanalyse peut se reconnaître.

La première est de Nietzsche : « Celui qui trouve le langage intéressant en soi est un autre que celui qui n'y reconnaît que le médium de pensées intéressantes ». Nous tomberons tous d'accord là-dessus.

Les autres sont d'un linguiste, W. von Humboldt : « Le langage se manifeste dans la réalité uniquement comme multiplicité » – mais d'un linguiste hors linguisterie, qui s'intéresse autant à l'Agamemnon d'Eschyle (qu'il traduit en le déclarant « intraduisible ») qu'à la langue basque. Le « langage » pour lui n'est réel, c'est-à-dire ne fait effet, qu'en ce qu'il est « pluralité des langues », par où nous revenons à notre distinction de départ entre langage et autres tongues. Le langage, celui « qui agit autant qu'il exprime » pour reprendre la trop célèbre manière dont Benveniste caractérise la psychanalyse (ou encore, pour le nommer de son nom sophistique pré-austinien : la performance), est immergé dans la pluralité des langues, chacune ayant son effet-monde. Humboldt donc : « La pluralité des langues est loin de se réduire à une pluralité de désignations d'une chose ; elles sont différentes perspectives de cette même chose et quand la chose n'est pas l'objet des sens externes, on a affaire souvent à autant de choses autrement façonnées par chacun ».

Mais qu'est ce peut bien distinguer une langue d'une autre ? C'est, je crois, très précisément, ce qui distingue une langue d'une autre, comme Lacan les caractérise dans *l'Étourdit* : « Une langue, entre autres, n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister ». Pravda : « vérité » ou « justice » ? Law : « droit » ou « loi » ? « Sens » : *Sinn, Bedeutung, ou Gefühl, Empfindung ? Sprache*, « langage » ou « langue » – et ne parlons pas de logos... Qu'il s'agisse des langues de l'inconscient ou des langues du linguiste intelligent, ce sont encore et toujours les homonymies, par où s'ouvre le signifié comme effet du signifiant, qui constituent les points de singularité. Bref : « Qu'est ce que ça veut dire la métalangue, si ce n'est la traduction ? On ne peut parler d'une langue que dans une autre langue ». « Déterritorialisation » par où la

« confusion » devient énergie et puissance, qui constitue tout l'objet, et peut-être tout l'effet, de ce dictionnaire.

Barbara Cassin